

*Frédéric Boyer*

# Comme des anges

*Roman*



**P.O.L**







# Comme des anges

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LA CONSOLATION, *roman*, 1991.

EN PRISON, *roman*, 1992.

DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*, prix du Livre Inter,  
1993.

COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993.

Frédéric Boyer

# Comme des anges

*Roman*

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1994  
ISBN : 2-86744-388-1



*... Ce livre est ce qu'on appelle un ROMAN, c'est-à-dire une tentative de consolation – il ne parle que de personnes trahies, ou aimées « après coup », après les avoir inventées pour mieux les respecter. Il ne s'agit que de quelques lieux, quelques prénoms peut-être... des bouts de langue. Et de ce faux désir d'être pardonné, on ne sait toujours pas de quoi.*

*Je dédie ce livre à la mémoire trouée de tous les miens.*



**« Nous nous mettons du côté du tort,  
à défaut d'une autre place où nous mettre. »**

**Brecht**



Jésus leur dit :  
« Ils ne peuvent plus mourir,  
car ils sont comme des anges.  
Ils sont fils de Dieu,  
étant fils de la résurrection.  
Que les morts se réveillent,  
Moïse lui-même l'a indiqué  
au Buisson,  
en appelant le Seigneur,  
le Dieu d'Abraham,  
et Dieu d'Isaac  
et Dieu de Jacob.  
Il n'est pas Dieu des morts,  
mais des vivants !  
Car tous vivent pour lui. »  
Certains scribes répondent et disent :  
« Maître, tu as bien parlé. »  
Car ils n'osent plus l'interroger sur rien.

Évangile de Luc



## Quelque chose d'arraché à la barbarie des temps

Maman demandait toujours ça, POURQUOI LA VIE EST-ELLE SI DIFFICILE ? Elle se plaignait – le temps passait trop doucement. Elle étouffait. Encore aujourd'hui, elle murmure d'une toute petite voix noire et cuisante : « Les médecins ne savent pas ce que j'ai. » Il semble que cette maladie n'ait jamais pu être reconnue, qu'elle ait échappé à l'intelligence de la famille. On devait aimer maman à travers ce mal secret. Les autres expliquaient drôlement cela, tout en regardant maman avec pitié. « Elle s'écoute », disaient-ils. C'était quelque chose d'inépuisablement ressassé

quoi ? les échos indécis d'une souffrance trop grande pour loger dans les mots, dans les plaintes

ou dans le fil ténu de la voix des vivants

simplement trahis par de maigres tremblantes et hautes phrases qu'on ne savait pas comprendre.

Cœur de maman, cœur pincé  
dans le vide jamais en repos.

Maman a longtemps dit sa douleur en paraboles. Elle en parlait comme si cela nous crevait les yeux, depuis un espace inqualifiable, à la fois tendre et inaccessible, qu'elle seule savait habiter. Ou comme si elle avait voulu obscurcir le mal

dont elle souffrait pour que nous ayons, nous ses enfants, le fastidieux devoir d'éclaircir tout ce qu'elle nous disait. Certains matins, elle nous laissait observer sa douleur endormie, sans un geste. Elle ne nous disait rien. Elle ne pouvait plus. Si l'un d'entre nous l'interrogeait du regard, elle faisait semblant de mourir presque. Elle refusait tout. VOUS AVEZ DES OREILLES POUR ENTENDRE, nous lançait sa personne bouillante, à travers un sourire lugubre. On aurait dit qu'elle avait abandonné sa lutte silencieuse contre d'invisibles messagers entre elle et nous – des messagers balbutiant de pauvres mots de réconfort, qui comprenaient tout de travers, qui ne savaient rien transmettre de ce que nous aurions voulu leur faire dire... Ce sont eux que maman entretenait des journées entières de sa maladie, de son chagrin, des pluies et de la chaleur. On la surprenait étendue sur son lit à moitié défait, elle donnait l'impression de n'avoir plus d'autre issue que d'aller au fond de ce qui lui faisait si mal et si peur – « les choses cachées depuis le commencement », disait-elle. Les globes rougis de ses yeux, ses mains inertes plongées dans une sorte de paresse et de découragement terribles. Et cette phrase qui revenait toujours, qui voulait fixer notre culpabilité : TOUT LE MAL QU'ON SE DONNE, VOTRE PÈRE ET MOI – ce qui nous renvoyait à une espèce de condamnation commune et nous ôtait la moindre envie de construire ou d'agir. On sentait que maman souffrait d'une horrible tromperie. Elle attendait que nous la comprenions au-delà de sa douleur. On lui faisait voir qu'on était bien là, près d'elle, par des signes infimes et dérisoires – notre chair rosée de tout-petits, ridée par le souci de maman, nos battements de cils maladroits, notre gaucherie empoisonnante. Rien ne venait à bout de son enfermement, de sa plainte.

... « Accusez-moi ! » dit Dieu dans le Livre d'Isaïe de sa voix d'if sévère



Dieu lui-même dans le ciel mince et tranchant qui  
paraissait parfois écraser maman  
d'un impossible amour qui l'encombrait.

ON VIT SANS HISTOIRE, VOUS SAVEZ... Maman était fière d'assener cette vérité aux voisins. Nous, qui écoutions aux portes quand elle parlait à d'autres que nous, tremblions de honte. Les *histoires* avaient lieu loin de nous – chez les autres. On imaginait alors que le cœur palpitant et plein d'épines de notre petite famille étouffait sous les cendres glacées des histoires des autres, qu'un vent acide de jalousie poussait jusqu'à nous.

Aujourd'hui, c'est étonnant de voir comme les histoires circulent, comme elles se ressemblent dans le cœur gros des gens. Avec leur même lot d'échecs et d'incompréhensions. Ce sont des déchirures mal rapiécées sur les invisibles vêtements des autres. Une bouche avalant sa salive, un geste inachevé de la main pour masser la région du cœur, une succession d'instantanés d'immobilité qu'on appelle machinalement *notre histoire* – la seule dimension dans laquelle nous avons osé vivre, qui a tenu dans le flanc si mince de maman. On aurait dit que nous allions tous mourir de transparence tant les nôtres avaient apprivoisé la tranquillité des choses. Ils nous apparaissaient, le matin, dans leurs premiers linges, fusillés par le chagrin de la nuit, volatilisés. On les sentait faits de mort et de vie à la fois, brûlants de simplicité. Maman, qui nous a longtemps réveillés la première, tremblait de froid et d'une stupeur incompréhensible comme les femmes autrefois découvrant le tombeau vide de Jésus, le lieu ouvert, ébloui, de la mort.

« Le premier jour de la semaine,  
Marie de Magdala vient

le matin, encore dans les ténèbres,  
au sépulcre... »

Maman avait un peu de cette colle rosée qui empâte le visage et les membres, au sortir du lit tiède. Cette même tendre précipitation maladroite des femmes au tombeau. **ENCORE DANS LES TÉNÈBRES.** Elle bâillait de fatigue. Ses rêves l'éloignaient de nous.

Le matin, il y avait aussi le nu terrible et ligneux de papa qui sortait de la salle de bains. Une sorte de fleur cassante et douce, un nœud de forces silencieuses qui nous rattachait tous, qui unissait notre petite famille. Oui, papa se levait avec un demi-sourire réservé qui éclairait son corps d'ongles ras, de roses à demi mangées par le sel brûlant d'une secrète humiliation. C'était un homme au cœur différent des autres, un homme de cloître – celui qu'en Orient on nomme fakir ou derviche. Il pouvait nous parler très bas, si bas qu'on entendait entre ses lèvres gercées en permanence le pépiement monotone d'un oiseau.

On a vécu mélangé à eux et à leurs paroles vulnérables qui nous guidaient. Ils nous sont apparus volontairement dépourvus d'héroïsme, sous le signe incertain de leur fatigue, de leurs bras lents, de leurs manières interchangeables. Il y eut aussi ce formidable désir que nous a communiqué maman depuis le début, la crainte obscure de l'autre, de la peau étrangère. Oh oui ! le désir idiot de quelque chose qui n'existe pas, avec lequel elle a toujours vécu, dans une rare et douloureuse harmonie. L'oasis malheureux de maman où s'égalisaient toutes les différences. Ses mots dits en tremblant, la répercussion des mystères et des signes dans ses regards affolés. Nous nous sommes instruits de la glose ardente et amère que maman faisait du monde et des autres.

On est resté dans leur obscurité bienveillante. Parfois on ne les distinguait plus. Ils nous apparaissaient avec une

effrayante et presque insupportable ressemblance, échangeant entre eux des phrases idiotes et laconiques, hachées, comme si leur différence de sexe ne comptait plus, comme si leur chagrin ne faisait qu'intensifier leur communauté au point de dissoudre leurs deux personnes dans la tendre unité malheureuse de la famille.

Puis on s'est senti envahi, poussé jusqu'à une étrange soumission par la puissance implacable de l'époque. Une énorme force d'arrachement souterraine qui nous a éloignés des morts comme des vivants. Qui nous a fait perdre les noms innocents des lieux d'où nous venons, l'arrondi fragile des bras de maman – le désir de consommer, celui de réussir qui ont dévoré tous ceux de notre classe. De leur voix désolée, les nôtres avouaient ne pas comprendre qu'on puisse manquer à ce point de sol commun, qu'on puisse laisser le monde aller aussi loin dans l'incapacité de vivre ensemble. Papa disait qu'il ne fallait rien attendre des autres. Ni la couleur des murs de nos chambres, ni le prix de la baguette de pain. Ni le soulagement de nos peines. Il tentait de préserver la famille de tout sentiment d'indignation ou de fierté comme s'il avait fallu mettre de tels sentiments de côté pour que nous puissions supporter de vivre en commun. On le trouvait alors ridicule et seul. Il nous échappait. On ne comprenait pas qu'il se tienne si loin du monde. Dans la rue, on n'osait plus le suivre. « Même les anges aujourd'hui vont à pied », nous disait maman quand nous refusions de marcher. Elle nous parlait de Garbo, de Marilyn, ou d'Elvis – des idoles dont la monstrueuse soif d'exister la fascinait parce qu'elle se sentait plonger avec elles au cœur d'un irréparable divorce entre la vie et l'amour. Maman aimait leurs moments d'incommunicabilité, leurs déboires sentimentaux. C'est ainsi que la vie a pris sur nous la couleur un peu passée d'une éternelle rengaine. Dans un mélange de superstition et de besoin d'amour qui tissait, aux bords du silence de notre classe, un

tendre voile stupéfait devant les choses, et qui les rendait ainsi lointaines, presque indésirables. Il y avait des instants fous de sécheresse intérieure, d'une douceur fantôme. Nous étions effarouchés par le dieu de l'argent. Maman bégayait parfois des mots laiteux et impossibles, un chant noir pétri d'envies de bricoles, et de petites hontes journalières sans importance. Le visage de papa se fermait. L'argent nous divisait comme une épée et accumulait pour nous toute l'adversité, toutes les défaites qu'ait jamais supportées l'espèce humaine.

*1971 Pour ses dix ans, il se souvient que sa mère lui avait confectionné un genre de pantalon à carreaux verts et rouges, très large. Il n'osa marcher avec. Simplement vêtu de cet amour insensé, fragile, de sa mère qui soudain avait pris l'allure ridicule d'un pantalon cousu de folie comme un labyrinthe.*

Les nôtres sont doucement sortis de l'invisible dans lequel on tient certaines classes – leur personne a conservé sous des allures maladroitement timides les stigmates de ce passage hypnotique. Papa ressemblait à un loup maigre et prudent. Il fermait lentement les yeux, sous le charme déchirant d'une pensée. Il interrompait tout, sans raison apparente, et restait là, devant nous, immobile, ne sachant plus que devenir. S'offrant avec passivité – fossile de tendresse. On pensait alors qu'aucun obstacle ne le ferait se cabrer, qu'il préférerait se fracasser contre le mur de sa vie. A la façon du fakir dépouillé de tout, du dieu homme qui a revêtu la chair de l'esclave.

Une sainteté plate et sourde, non exempte du mal,  
une sainteté d'animal se délivrant du sacrifice.

Papa ne semblait pas connaître le mot *destin*. Il en était doux, apaisé. Longtemps, on l'a cru incapable d'être surpris, plongé dans les gestes somnambuliques de la résignation.



1950, 60, 70, 80... Est-ce qu'on a été heureux, toutes ces années-là ? C'était une vie de famille toute simple, oui, mystérieusement simple. Avec sa langue propre, comme chaque famille en invente une, avec ses morts et ses anges... Maman a beaucoup rêvé, jusqu'à s'en rendre malade. "On est des gens sans histoire", disait-elle. Papa ne racontait rien, en effet. Mais à force de laisser passer sa chance, d'oublier ses morts, la famille est devenue une sorte d'héroïne malheureuse. Tout ce qu'elle a dit ou fait est devenu un poème, une parole d'amour, qui nous a transpercés.

*Frédéric Boyer est né en 1961, à Cannes. Il a obtenu pour son précédent roman Des choses idiotes et douces le prix Livre Inter 1993.*



9 782867 443886

130 F  
936124-3  
ISBN : 2-86744-388-1  
01-94



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS